

ANTOINE AUDOUARD

PARADIS
QUARTIER BAS

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- MARIE EN QUELQUES MOTS, *roman*, 1977.
LE VOYAGE AU LIBAN, *roman*, 1979.
ABEILLES, VOUS AVEZ CHANGÉ DE MAÎTRE (SUDS 1), *roman*, 1981.
ADIEU MON UNIQUE, *roman*, 2000 (« Folio » n° 3675).
UNE MAISON AU BORD DU MONDE, *document*, 2001 (« Folio » n° 3972).
LA PEAU À L'ENVERS, *roman*, 2003 (« Folio » n° 4258).
UN PONT D'OISEAUX, *roman*, 2006 (« Folio » n° 4694).
LE RENDEZ-VOUS DE SAIGON, *récit*, 2011 (« Folio » n° 5474).
LA GESTE DES JARTÉS, *chanson*, 2013.
CHANGER LA VIE, *roman*, 2015.

Aux Éditions de l'Olivier

- L'ARABE (SUDS 2), *roman*, 2009 (« Folio » n° 5186).

Aux Éditions Robert Laffont

- LE MESSAGER DES SABLES (en collaboration avec Léonard Anthony), 2003.
VOYAGE VERS L'ENFER (en collaboration avec Mourad Benchellali), 2006.

PARADIS QUARTIER BAS

ANTOINE AUDOUARD

PARADIS
QUARTIER BAS

(Suds 3)

roman

nrf

GALLIMARD

*À Nadia et Christophe,
Aux enfants du quartier Michelet, mes amis :
d'hier et de toujours
À Léonard, aux chevaliers*

FAUX DÉPARTS

Malgré ses protestations, depuis qu'elle était malade Justin Falabrègue n'aimait pas laisser Paulette seule, ne fût-ce qu'une heure.

Ç'avait été son habitude depuis trente ans et plus de partir aux escargots dès qu'il était tombé trois gouttes ; maintenant il ne pouvait plus quitter sa femme pour cette escapade sans un pincement au cœur. Ayant arrimé son panier en osier sur le porte-bagages par un antique Sandow, il posa son vélo contre le muret et repassa le petit portail.

— Tu es sûre que tout ira bien. Tu appelles Flo si jamais tu as plus mal, hein ?

— Promis, Justin, promis, vas-y, maintenant, va à tes escargots.

Et il partit, avec au ventre l'excitation coupable d'un homme que sa femme encourage à se rendre chez sa maîtresse. Depuis ma maison de la rue des Chats, je le vis et le saluai de loin, tenté de le rejoindre mais y renonçant car je le savais jaloux de ses moments de solitude – rares depuis que son chien était mort et qu'il n'allait

plus à la chasse ; prétextant son grand âge (quoique ayant tout juste quatre-vingts ans, il s'en comptait quatre-vingt-cinq par coquetterie, et sa vitalité en rendait jaloux de bien plus jeunes, moi compris), il avait de plus vendu son petit carré d'oliviers qu'il avait été tailler, ou simplement contempler en se faisant griller des saucisses sur un feu de bois, pendant des décennies ; à la place des beaux arbres au feuillage en cascade à travers lesquels il admirait nos petits monts, il y avait maintenant de tristes serres où poussaient des tomates pâles et sans goût – encore un effort et on ressemblerait à la Wallonie ou à la Flandre, ces plats pays qui n'étaient pas le nôtre.

Marcel émergea de la resserre, son détecteur de métaux à la main, l'air radieux.

— C'est bon, c'est bon, dit-il ! Ça vaut vraiment le coup de creuser, comme je t'avais dit.

Marcel était un copain d'enfance, fils d'un alcoolique qui les battait tous les jours, lui et sa mère, tandis qu'autour de chaque table des maisons de la rue des Chats et du Paradis, quartier bas, on se regardait en écoutant les hurlements : « c'est cette pauvre Lili » était le sommet de la compassion, et personne n'aurait eu l'idée incongrue d'aller passer la tête et se mêler de ce qui ne le regardait pas – sans parler d'appeler les gendarmes qui avaient assez de mal avec les vrais crimes et n'allaient pas déranger une honnête famille au cours d'une banale querelle domestique. Marcel vouait une dévotion sans bornes à son père, devant la tombe de qui il priait régulièrement. Ayant été viré par tous ses patrons successifs pour des raisons d'une infinie variété et n'excellant à rien de notable, il s'employait ici ou là dans le village

comme homme à tout faire – jardinage, bricolage, électricité, plomberie, tout ça au noir et sans garantie d'aucune sorte, car il travaillait mal et lentement, facturant à l'heure et étant assez gravement incompetent dans chacun de ses domaines d'expertise. D'un ami voyageur pris au Pérou par la fièvre de l'or, il avait acquis ce détecteur de métaux qu'il trimballait partout, indifférent aux moqueries qui fusaient, persuadé que sous telle maison se cachait un trésor qu'il découvrirait. La seule fois où un naïf l'avait laissé creuser dans un mur, il avait débouché sur le frigo de la maison voisine, chez la pauvre Mme Alice qui avait cru mourir de frayeur. Je ne savais plus trop pourquoi je l'employais encore, avec les dommages coûteux qu'il avait causés chez moi, la lâcheté seule m'empêchant de lui donner congé – car il n'était capable de n'exécuter que des tâches simples expliquées simplement. Les volets qu'il m'avait repeints étaient d'un épouvantable rose bavant – initiative esthétique qu'il avait prise car chez Leroy Merlin ils n'avaient plus assez du bleu que j'avais choisi.

— Non, Marcel, tu ne creuses pas dans la resserre, ça doit sonner à cause d'un vieux clou, ton machin ; sous la maison je sais ce qu'il y a : des pierres, parce qu'elle est posée sur un bout de carrière.

Marcel agita son détecteur.

— C'est sûr, dit-il de sa voix de basse profonde, aussi sûr que je m'appelle Marcel Le Bihan.

— Je te laisserai un message quand j'aurai besoin de toi.

— À tes ordres, chef !

Enfin libéré de la fièvre aurifère marcellienne, je m'installai, jambes écartées sur mon fauteuil de repos

indien, et m'engageai vers la méditation transcendante par la seule voie à ma portée : la sieste.

Après des années d'errance où j'avais été guidé par un imprécis mais impérieux désir d'être ailleurs, sans jamais connaître la mélancolie des paquebots, j'étais revenu poser mon insuffisance, sans doute radicale et définitive, au village de Saint-Gabriel, où je n'avais jamais vécu mais où j'avais appris à marcher avec ma grand-mère tandis que mes trop jeunes parents vivaient leur trépidante vie estivale, se jetant des amants à la figure sans cesser de découvrir ensemble les plages désertes de pays dont les noms finissaient par une prometteuse voyelle. Journaliste raté, écrivain raté, j'avais même raté ma vie de publicitaire à Paris. La petite maison dont j'avais hérité était située au bord d'un chemin à l'entrée de la route du Paradis, à quelques pas de celle de Justin Falabrègue qui m'avait vu naître et prenait mal que l'on pût ne fût-ce qu'envisager de voir plus loin que Saint-Gabriel ; je bénéficiais toutefois d'une mesure d'indulgence car mon grand-père avait été directeur de l'école du village et lui avait appris à lire et à écrire – « et je te prie de croire, c'est pas un coup de règle sur les doigts qui faisait peur, ça te remettait les idées en place sans discussions pédagogiques oiseuses ». Quand je m'arrêtais pour le saluer, il me rappelait que ce « petit con de maire » n'avait pas donné le nom de Louis Balestre à l'école élémentaire de Saint-Gabriel – une des nombreuses preuves de sa nullité, de sa vanité de petit coq de village, de son amour absurde des temps modernes avec tout ce qu'ils nous avaient apporté de mauvais – l'afflux des étrangers, le nouveau franc puis l'euro, la disparition des oliviers

et des lapins dignes de ce nom – qui finirait par nous détruire tout à fait. Enfin, soupirait-il, en conclusion, heureusement, son temps était presque fini et il n’assisterait pas à ce désastre car il ne survivrait pas longtemps à Paulette, dont l’agonie était sienne.

Comme moi, Justin remplissait des cahiers Clairefontaine et, comme les miens, les siens n’intéressaient personne ; lui le savait et s’en faisait secrète gloire tandis que j’avais persisté à expédier mes manuscrits soigneusement dactylographiés à des maisons d’édition parisiennes. Stephen King, avant d’être publié avec le succès que l’on sait, avait collectionné les lettres de refus qu’il accrochait sur un clou dans la caravane où il vivait ; j’avais dégotté un clou de longueur raisonnable et l’avais planté sur un panneau en liège à côté du frigo. Il ne retint jamais plus de deux lettres dont le texte était en substance le même : on avait pris connaissance de mon œuvre avec un intérêt profond et on m’avait lu avec une attention passionnée. On me remerciait de ma confiance dans les publications de la maison X mais, ses programmes étant complets pour les deux années à venir, on ne trouverait pas moyen d’y insérer mon ouvrage. Dans sa première lettre de refus, King s’était vu donner pour unique conseil de ne pas agraffer ses chapitres ; par rapport à lui, mes débuts avaient été tonitruants et le futur glorieux de l’auteur de *Carrie* était à portée de clou – hélas après cela aucune nouvelle lettre, mes manuscrits m’étaient retournés parfois si vite qu’ils me semblaient avoir été introduits par une porte à tambour qui tournait et les rejetait aussitôt qu’ils avaient passé le seuil. Les éditeurs belges (quand les Belges cherchent la gloire à Paris, les

Français filent à Bruxelles, m'étais-je encouragé) et québécois ne me réservèrent pas meilleur accueil. Je tentai une autre tactique : elle consistait à envoyer une présentation d'une page ou deux de l'ouvrage et à suggérer qu'en cas d'intérêt de leur part celui-ci était disponible dans son entièreté, manuscrit à double interligne d'environ 400 000 signes qui avait éveillé l'intérêt frénétique des maisons X, Y et Z, auxquelles je n'avais pas donné suite, nourrissant des ambitions plus hautes. Les tentatives d'adresser mes œuvres à des écrivains connus ne donnèrent pas plus de résultats : s'ils me répondaient, ils étaient flattés de mon intérêt pour leur œuvre mais ils devaient leur énergie sans réserve à celle-ci et n'avaient pas le temps, pour l'heure, de me lire. Le plus chaleureux m'écrivit : « En quelques lignes j'ai ressenti entre votre démarche littéraire et la mienne une parenté souterraine et profonde, et je ne doute pas qu'il n'y ait entre nous une communauté d'âmes – si j'avais le loisir de poursuivre ma lecture j'en découvrirais sans doute le détail mais ce loisir ne m'est pas pour l'heure donné. » Je me servis de son nom et de la première partie de la phrase pour mes courriers d'approche. Sans plus de succès. J'expédiai aussi des missives exprimant la certitude qu'un courrier favorable s'était perdu. Je confirmais mon adresse : 12 bis rue des Chats ; Paradis quartier bas ; Saint-Gabriel. Des courriers me parvenaient pourtant – factures, récriminations de mon ex-femme pour des notes que je lui avais laissées et l'entassement de mes cartons de livres et documents sur l'histoire des abattoirs parisiens, obsession qui m'avait coûté les économies que je n'avais pas avant de s'envoler à tire-d'aile à la suite du

visionnage de la mort d'un cheval à Vaugirard, filmée par Georges Franju.

Ma carrière littéraire, n'ayant jamais débuté, avait rejoint ce domaine des vies parallèles qui encombrant notre imaginaire – celles que nous aurions pu embrasser « si seulement ». J'avais atteint par étapes le stade de découragement où je n'expédiais plus rien, n'écrivais plus rien, et avais foutu à la poubelle le clou et ses deux missives percées ainsi qu'effacé du disque dur de l'ordinateur les différentes versions de ma dernière œuvre avant de réduire en miettes à coups de marteau la clé USB où j'en avais copié les versions successives – mesure violente, inutile, dont la nécessité s'imposait en marque symbolique de la réduction à néant de mes stupides ambitions dont, heureusement, personne à Saint-Gabriel n'avait jamais été témoin sauf peut-être mes copines Caroline – la fille unique de Justin et de Paulette – et Florence, qui s'en moquaient gentiment. Enfant, j'avais longtemps attendu que les frère et sœur de la famille Fontvieille, qui venaient passer leurs vacances d'été dans la grande maison derrière le puits de la petite place des Hommes, viennent me chercher pour aller jouer avec eux – et puis j'avais cessé d'attendre, l'humiliation au ventre, comprenant qu'on peut vivre avec, même si l'on s'est répété que c'est insupportable et qu'on a envisagé toutes sortes d'actes décisifs pour y mettre fin. À presque quarante ans de distance, j'en étais arrivé au même point.

Rédacteur et démarcheur publicitaire de la revue locale *L'Amphore du fleuve*, je me déplaçais aux quatre coins du département sur une antique mobylette (rebap-

tisée « Columba¹ » en hommage à la 404 de l'inspecteur, et non en référence à Mérimée) pour recueillir des témoignages authentiques de la vie dans nos campagnes et – surtout – collecter des promesses d'insertions publicitaires des entreprises locales, tâchant de les convaincre que le lectorat de *L'Amphore* n'attendait qu'une ou deux annonces bien placées pour se ruer sur leurs produits (« si j'ai appris une chose avec Marcel et Maurice², le secret, c'est la répétition, martelais-je, c'est ce que les gens d'ici ne comprennent pas : une publicité, c'est un caillou dans l'eau, une repasse, voire deux ou trois, c'est une campagne ; et comme vos moyens sont limités, ne vous dispersez pas, concentrez-vous sur *L'Amphore*, vous ne serez pas déçus »).

Malgré l'énergie déployée, peut-être désordonnée, mes succès étaient modérés et *L'Amphore* surnageait péniblement, me laissant juste de quoi me nourrir frugalement et payer les charges de ma maison, une ancienne écurie conçue pour les mules, non les hommes, et aménagée par un architecte habile mais impécunieux. Malgré l'humidité qui régnait dès que l'été reculait, j'appréciais mon refuge et sa tranquillité, à l'écart de la route du Paradis, tout près de la petite place des Hommes où la famille Font-

1. Le traducteur, mis en chômage technique à la fin du dernier roman de l'auteur, s'est présenté de nouveau à l'embauche, offrant de poursuivre bénévolement une tâche à l'objet douteux. Quoique étant convaincu que la pitié *est* dangereuse, l'auteur n'a pas eu les couilles de l'envoyer se faire voir chez les Grecs – un destin cruel si l'on en croit l'actualité. En citant *Columbo* et non *Game of Thrones* ou *Orange is the New Black*, l'auteur avoue son âge et sa génération (*Toutes les notes seront du traducteur, sauf exaspération de l'auteur*).

2. Notre narrateur est ce qu'en anglais on appelle un « name-dropper ». Allusions au légendaire fondateur de l'agence Publicis Marcel Bleustein-Blanchet, puis à son successeur, le non moins célèbre Maurice Lévy.

vieille ne revenait plus depuis longtemps, mais assez loin pour me protéger de ses miasmes ; mon vieil ami Pierre Chanut, fondateur, actionnaire et rédacteur en chef de *L'Amphore*, m'avait raconté l'affaire de l'Arabe, qui s'était pour l'essentiel déroulée sur la place, et j'éprouvais un lâche soulagement rétrospectif de ne pas avoir été présent à l'époque – de même que de ne pas avoir eu à me rendre sur la plage des Oublies lorsqu'une baleine s'y était échouée et avait pourri pendant des semaines. Je me sentais avec l'animal échoué, comme avec l'étranger englouti dans les marais, des parentés secrètes ne me portant pas à l'optimisme professionnel nécessaire pour faire surfer notre malheureuse *Amphore* dont le concept et la ligne éditoriale séduisaient quelques dizaines de lecteurs fanatiques (hélas trop enclins à écrire pour nous soumettre leur prose le plus souvent indigente), mais pas les annonceurs...

J'avais suivi l'évolution de la maladie de Paulette et les efforts de la « doctoresse » Florence (autre amie d'enfance, une autre revenue au village pour s'y échouer, comme l'Arabe, comme la baleine, comme moi...) non pour la sauver, mais pour limiter ses souffrances – et celles de Justin qui pestait contre Dieu et les hommes que cette vie de douceur et de bonté ait à subir tout cela pour finir. Ayant vu un reportage à la télévision, il en avait conclu que des forces obscures étaient à l'œuvre pour empêcher Paulette de mourir dans la dignité – forces auxquelles, sans doute, ce « petit con de maire » n'était pas étranger – voire qu'il manipulait en secret.

JUSTIN FALABRÈGUE SE RETROUVE DANS UN
JEU VIDÉO ET ÇA NE L'AMUSE PAS ; FRANÇOIS
BALESTRE TENTE EN VAIN DE TIRER UN COUP

Qu'il emmène Paulette au village en voiture ou à pied, en poussant le fauteuil roulant généreusement octroyé par la sécurité sociale, Justin affrontait une effarante course d'obstacles dont la succession le mettait en colère, malgré les efforts de Paulette pour le calmer. Il s'estimait en butte à l'hostilité hargneuse du maire, le superlativement grotesque Joseph Peyre, qui de toute évidence ne lui avait jamais pardonné d'avoir été bien des années plus tôt pressenti par certains pour mener une liste d'opposition aux municipales et, au-delà de cet épisode lointain, voyait en lui le dernier Saint-Gabrien attaché au vrai passé paysan et ouvrier du village que l'édile projetait de transformer en une sorte de zone de résidence pour zombies, encadrée par deux campings et traversée à grande vitesse par des véhicules motorisés, où le tribut à la tradition serait payé par quelques panneaux et plaques en patois – langue qu'il ne parlait pas et méprisait alors que Justin la pratiquait et collectionnait tout ce qui se rapportait à elle.

Justin ignorait *L'Amphore* dont les préoccupations

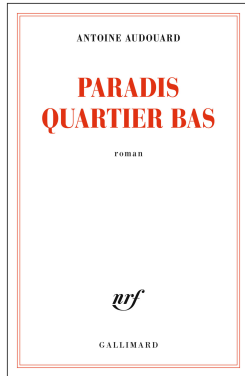
ANTOINE AUDOUARD

Paradis quartier bas

Saint-Gabriel, village de Provence : un passé ouvrier qui s'étiole, des touristes béats, le racisme rampant... À la sortie du village, quelques maisons groupées en un ancien hameau, c'est Paradis, quartier bas. François Balestre, la cinquantaine un peu découragée, journaliste occasionnel pour une revue locale, est venu s'y réfugier et se fait l'aède de ses microscopiques héros. Tandis qu'il s'obstine à essayer de mettre dans son lit son amie Florence, médecin du village, voici que deux de ses copains d'enfance viennent lui demander asile. Le premier, poursuivi par des mafieux vindicatifs, a besoin de lui pour écrire un roman pornographique ; le second veut mettre en pension dans son jardin un lama nommé Bowie...

Dans ce thriller délirant, Antoine Audouard donne libre cours à une imagination pleine de verve et de loufoquerie. Saint-Gabriel, où il avait situé deux de ses romans précédents, devient le lieu d'une comédie romantique déjantée, où des thèmes très sérieux sont traités avec un humour qui n'épargne rien ni personne.

Antoine Audouard a publié de nombreux romans et récits. Adieu, mon unique (Gallimard, 2000, « Folio » n° 3675) a été traduit dans quatorze langues.



Paradis quartier bas
Antoine Audouard

Cette édition électronique du livre
Paradis quartier bas de Antoine Audouard
a été réalisée le 1^{er} avril 2016 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070179879 - Numéro d'édition : 300458).
Code Sodis : N82190 - ISBN : 9782072672255.
Numéro d'édition : 300460.